

Avant-propos

À l'aube du XXI^e siècle, un nouveau « tournant » interdisciplinaire a marqué les études culturelles, le *spatial turn*, investiguant les relations entre les sciences humaines et l'espace. Dans le domaine littéraire qui est le nôtre ici, ses objets d'étude sont à la fois « la littérature dans l'espace » et « l'espace dans la littérature », selon la formule de Franco Moretti, auteur d'un important *Atlas du roman européen (1800-1900)* cartographiant à la fois l'univers de la fiction romanesque et le marché du livre au XIX^e siècle. De fait, la nouvelle méthodologie littéraire s'approprie les outils et les concepts issus de la géographie, notamment les cartes qui deviennent des dispositifs analytiques permettant de reconfigurer le champ littéraire et de l'interroger différemment, avec une attention particulière aux phénomènes de circulation spatiale des textes et dans les textes.

Sans se restreindre à une ambition purement descriptive, la géographie littéraire, dans ses variantes *géocritique* ou *géopoétique*, peut aussi devenir un discours engagé, que ce soit politiquement – ce qui la rapproche des études post- ou décoloniales ; ou écologiquement – ce qui l'allie à l'écocritique sensible à la question de l'environnement. De fait, l'approche géocritique n'est pas seulement une nouvelle méthodologie littéraire, c'est également une pensée critique du progrès industriel de nos sociétés s'accomplissant au détriment de la Terre, de ses ressources et d'une grande partie de ses habitants. Selon Kenneth White, le premier théoricien de la géocritique, la promotion d'une nouvelle éthique de l'homme habitant la planète est centrale dans ce type d'études. Toujours selon ce même philosophe, ce fut la période romantique, choisie comme *terminus a quo* de notre réflexion, qui inaugura une nouvelle lecture de l'espace et une nouvelle philosophie de l'être au monde, plus proche de la nature. De diverses manières, ces problèmes informent la littérature depuis le romantisme jusqu'à la période contemporaine.

De surcroît, la géocritique peut être appréhendée non seulement comme une théorie littéraire ou un discours militant. Dans une optique épistémocritique, elle invite également à interroger les multiples rapports entre la littérature et les sciences de l'espace, tels qu'ils se dessinent au moment de l'institutionnalisation de la discipline de géographie. De fait, au cours du XIX^e siècle, celle-ci a du mal à se faire reconnaître en tant que science au même titre que la biologie, la chimie ou la géologie : située entre les sciences physiques et morales, souvent ignorée de traités d'épistémologie

modernes, la géographie est alors considérée comme trop descriptive et trop peu systématique pour pouvoir acquérir le statut d'une science autonome au même titre que la biologie, par exemple.

Pourtant, c'est précisément ce caractère transdisciplinaire de la géographie qui la rapproche de l'écriture littéraire de la Terre et de ses habitants. Tout au long du XIX^e siècle, les géographes de terrain soulignent le rôle du langage et de la subjectivité de l'explorateur dans la description des territoires visités. Ils se heurtent à des problèmes qu'on pourrait qualifier de littéraires : comment organiser en discours une multitude de détails observés ? Comment systématiser un savoir qui ne se donne qu'en forme de suite d'impressions ? Les géographes investissent souvent les genres qui appartiennent de fait aux belles-lettres, le récit de voyage en étant un exemple le plus parlant. De l'autre côté, compte tenu de l'exotisme des matières dont elle traite souvent, la géographie est à même d'attirer le large public et d'être vulgarisée par les adeptes de la plume, que ce soient les grands romanciers comme Jules Verne, ou les écrivains de second rang qui contribuent eux aussi à la propagation du savoir géographique. Or, le problème de transferts épistémiques entre le discours de géographes professionnels et la littérature reste relativement inexploré, vu que l'épistémocritique a pour le moment privilégié l'étude des liens entre la littérature et les savoirs biologiques, laissant de côté les sciences de la Terre. Notre volume entend baliser ce terrain en alliant une démarche géo- et épistémocritique.

Les articles rassemblés dans le présent numéro explorent les divers versants de la géographie littéraire. Les trois premières contributions font dialoguer science et littérature. Adoptant une approche épistémocritique, Killian Hualmé interroge la façon dont Balzac s'approprie les savoirs géographiques de son temps et tente de les discréditer au profit de sa propre entreprise romanesque qui eut, comme on le sait, une ambition encyclopédique. Il s'avère que *La Comédie humaine* partage avec les ouvrages de géographes romantiques le même idéal de totalisation et d'unification des savoirs et, par là, se veut une alternative au discours géographique avec lequel Balzac entre en concurrence. Toujours dans la même veine épistémocritique, Marta Sukiennicka s'intéresse à l'écriture romantique des fleuves et démontre ce que le genre d'album pittoresque, très en vogue dans les années 1830, a de commun avec les mémoires écrits par des ingénieurs militaires et des topographes. Le mélange du savoir géographique et de la sensibilité romantique permet de constituer la nature en sujet – et non seulement en objet – du récit, anticipant ainsi sur la mouvance environnementale qui se développe au XIX^e siècle. À travers la lecture croisée de trois récits de voyage de géographes professionnels et amateurs, Virginie Tellier explique en quoi le nomadisme des peuples kalmouks posait un défi à la cartographie du XIX^e siècle. Pour les savants explorateurs qui voulaient rendre compte de la réalité du terrain des steppes orientales, la rédaction d'un récit de voyage s'avéra un complément nécessaire à la carte géographique, incapable à elle seule d'exprimer le sens du mouvement des nomades.

Après les steppes, c'est au ciel et au désert que s'intéressent nos auteurs. Jean-Yves Puyo propose une étude de l'œuvre de Léo Dex, écrivain-aérostater tout aussi méconnu que prolifique, qui dans ses romans géographiques a voulu concurrencer le maître du genre, Jules Verne. Les œuvres de Dex, mettant en scène le personnage d'aventurier traversant le Sahara en ballon, ont contribué à la vitalité du genre de roman aérostatique au début du XX^e siècle, et elles ont passionné les lecteurs curieux de l'exploration du ciel de l'Afrique. Małgorzata Sokołowicz s'intéresse elle aussi à la figure d'un Français désireux de découvrir les terres africaines. Elle retrace le destin de Michel Vieuchange, un « fou du désert » qui dans ses carnets de route a consigné les étapes de l'expédition vers la cité de Smara, située dans la partie occidentale du Sahara et interdite aux Européens. Son périple, bien qu'il lui ait coûté la vie, a permis de recueillir les premières données géographiques et ethnologiques sur cette partie du désert et ses habitants.

La problématique coloniale, exprimée en sourdine dans les deux articles précédents, est adressée plus directement par Michał Obszyński qui étudie les discours prononcés lors de deux congrès d'écrivains et artistes noirs, à Paris en 1956 et à Rome en 1959. Les penseurs du mouvement panafricain y revendiquent leur indépendance de la culture du colonisateur et appellent de leurs vœux l'élaboration d'une nouvelle carte du monde décolonisé sur laquelle l'Afrique occuperait une place centrale. La signification politique de la géographie littéraire est également abordée par Jędrzej Pawlicki qui analyse en quoi, sous la plume de Driss Chraïbi, le « Paris arabe » des banlieues des années 1950 s'apparente à l'espace concentrationnaire dans l'expérience des migrants algériens venus dans la capitale française à la recherche d'une vie meilleure.

Enfin, nous avons le plaisir d'accueillir les travaux de nos collègues spécialisés dans la littérature polonaise d'expression francophone. Rarement étudiés, ces textes se prêtent particulièrement bien à une étude géocritique compte tenu de leur double ancrage dans la tradition littéraire polonaise et française. Michał Bajer propose un parcours de l'œuvre d'Anna Nakwaska, écrivaine bilingue publiant et à Varsovie, et à Paris. Il décortique les stratégies d'étrangéisation du français employées par la novelliste qui voulait faire entrer sa culture nationale dans le circuit littéraire européen. C'est également en cosmopolite que Zygmunt Krasiński habitait et décrivait l'Europe. Agnieszka Markuszewska se penche sur les contours de la géographie imaginaire inscrite dans la correspondance et dans l'œuvre du poète qui a su transformer ses expériences de voyage en France, en Suisse et en Italie en un espace littéraire et intime, propice à l'épanchement du « moi » romantique. Ainsi, sous la plume de Krasiński, l'écriture de l'espace devient une auto-bio-géographie.

Nous remercions tous les auteurs d'avoir accepté de contribuer à ce numéro et tenons à exprimer notre gratitude à tous les rapporteurs pour leur travail et leur excellente collaboration.

Marta Sukiennicka
Jędrzej Pawlicki

